Le " Richelieu" de Carl-J. Burckhardt

Autor(en): **Martin, Georges-Henri / Soldati, Agostino**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **13 (1967)**

Heft 2

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-848919

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le «RICHELIEU» de Carl-J. Burckhardt

par Agostino SOLDATI

A la lumière du réalisme politique

par Georges-Henri MARTIN

Le cardinal de Richelieu par Philippe de Champaigne (Londres, National Gallery)

L'article qu'on va lire est une excellente critique des deux derniers ouvrages de Carl Burckhardt consacrés à Richelieu, le personnage se situant au centre du XVIIe siècle européen et au cœur même de toute l'œuvre du grand historien bâlois qui a choisi Genève et Vinzel comme pays d'adoption.

Quand il a accepté de rendre compte de ces deux livres, Agostino Soldati était étendu sur un lit d'hôpital. C'était la fin de l'été, et l'ambassadeur de Suisse à Paris n'avait en rien perdu sa gaieté naturelle. Pas une minute, il ne s'est apitoyé sur son propre sort. Bien loin d'envier les vacances d'autrui, il trouvait dans les aventures, ou les simples récits des uns et des autres une source de distraction. Entouré de plusieurs auteurs classiques — ceux qu'on aime, mais qu'on a perdu l'habitude de lire depuis que le rythme de la vie s'est accéléré — l'Ambassadeur Soldati s'accordait le temps d'une convalescence et celui de la réflexion. Hélas ! un destin tragique une fois de plus a disposé de l'homme autrement qu'il n'était prévu. Ce compte rendu, qui devait être l'amorce d'une carrière d'écrivain politique pour « Tino » Soldati, devient par la force des choses un article posthume. Beaucoup d'articles ne peuvent pas paraître aussitôt rédigés — en général faute de place. Mais aucun retard dans une parution ne nous touche autant que celui-ci puisqu'il s'en est fallu de quelques jours seulement pour que M. Soldati puisse se relire dans le journal même.

★

Au départ, le sujet était excellent : Richelieu, le plus grand diplomate de la France, analysé et évalué dans le moindre détail par Carl Burckhardt, le grand historien suisse, et l'ensemble jugé par Agostino Soldati, ambassadeur de Suisse à Paris précisément.

Si à cela on ajoute le fait que Burckhardt a été lui-même ambassadeur de Suisse, occupant avec distinction le ravissant hôtel particulier de la rue de Grenelle, il y avait un succès certain dans le thème : le Richelieu de Burckhardt vu par Soldati.

Ce que nous ne savions pas alors, c'est que Soldati aurait autant de plaisir à rédiger son article, au point même que le désir d'en écrire d'autres lui vint alors. Il devait brosser pour « La Tribune de Genève » un portrait d'Edmonde Charles-Roux qui eût été piquant. Cet homme qui s'exprimait si facilement dans la conversation rédigeait également avec une facilité très grande.

★

Richelieu est un personnage fascinant. Surtout pour un diplomate comme Soldati qui ne croyait pas que la politique étrangère pût se faire dans le style de « l'art pour l'art ». Il ne pensait pas que les instruments de la politique étrangère puissent devenir des éléments de publicité nationale ou personnelle.

« Il n'est pas possible d'*activer* une politique étrangère, rappelait volontiers Soldati, sans savoir vers quels objectifs. L'activisme en général n'est pas un but en soi. Chaque objectif, en revanche, est un cas en soi, avec ses propres avantages et inconvénients. Aussi, chaque chapitre d'une politique étrangère doit donc être proposé et examiné séparément. Chaque problème doit trouver une solution différente selon ses propres mérites. On ne peut pas hausser le ton général de la politique étrangère comme on prendrait un excitant ou un fortifiant. »

Parlant plus spécifiquement de la Suisse, Soldati ajoutait : « Il faut se rendre compte des dimensions du monde d'aujourd'hui, des forces réelles (et non apparentes), et quelle y est la place raisonnable d'un pays de 6 millions d'habitants. »

Peut-être que les années passées à Paris, dans les courants et contre-courants de la diplomatie gaulliste, avaient rendu Soldati particulièrement circonspect. En tout cas, il résumait avec humour sa pensée ainsi : « Le poids et le crédit d'un pays dans le monde ne dépendent nullement du nombre de ses initiatives et déclarations, mais du nombre de celles qui sont prises au sérieux et ont des conséquences réelles... »

Il n'y a là qu'une seule facette de la pensée de Soldati qui en avait de multiples. Mais, cette citation illustre son réalisme politique. Et, par la force des choses, ce « réalisme » explique l'attrait qu'avait pour lui, comme pour Burckhardt, la personnalité et la diplomatie de Richelieu, qui d'ailleurs s'inscrit dans la ligne de conduite d'un autre génie, plus proche de Genève que Richelieu, le roi Henri IV.

Aucun commentaire ne peut suppléer aux choses intéressantes qu'Agostino Soldati aurait écrites et qui vont désormais nous manquer. Disons seulement que la critique qu'on va lire est présentée à nos lecteurs dans un sentiment de respect et d'affection. G.-H. M.

Monseigneur le Dauphin est visité par le cardinal de Richelieu à son retour de Picardie.

(Gravure de Picart. Paris, Bibliothèque Nationale).

M. Carl-J. Burckhardt est de ces natures heureuses qui, lorsqu'elles veulent bien nous régaler d'une partie de leurs dons (que ce soit dans la conversation ou par des écrits), laissent chaque fois, comme par inadvertance (oubliant que le lecteur ne se meut pas toujours sur ces hauts horizons où le regard chavire), transpirer sur ces hauts horizons où le regard chavire), transpirer la richesse, la qualité et la vaste gamme de leurs perspectives. Le lecteur (ou celui qui écoute) est introduit dans une atmosphère privilégiée dont l'étendue, la profondeur et la facilité étonnent. L'urbanité, l'équi-

libre, la sérénité, le sens de la mesure propre au personnage ne laissaient point prévoir qu'autant de perspectives se rencontrassent, sous un si classique fronton.

C'est que l'auteur n'est pas qu'écrivain ou historien. Il est artiste et créateur, lettré, diplomate expérimenté, psychologue, homme de réflexion. Il connaît les hommes, ce qui signifie qu'il connaît les forces qui en disposent. Il connaît les cheminements tordus de la politique, en particulier de la politique étrangère. Il est familier de ces « prime donne » de la scène du monde, les grands protagonistes du « Welttheter », avec leurs faiblesses, leurs ruses, leurs grandes visions, leurs moyens tortueux, leurs passions et leur « ego ». Sur la scène du monde, avec des moyens d'action généralement moins puissants qu'on ne croit, il les montre, avec compréhension et bienveillance pour l'univers dans lequel chacun d'eux est enfermé. Parfois aussi petits que vous et moi, et pas toujours des héros.

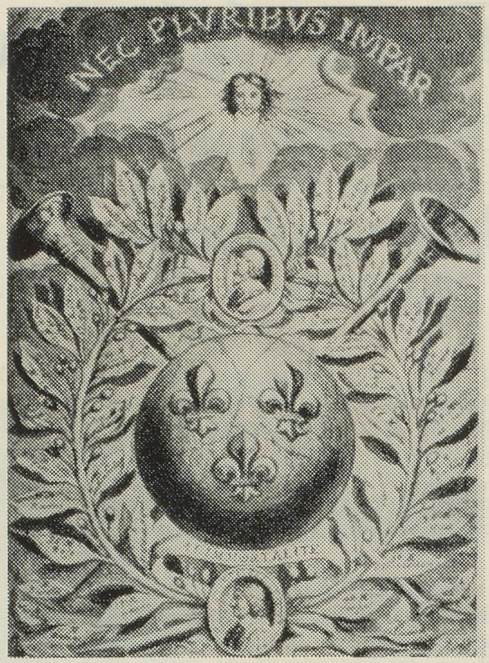
Ceux-ci, destinées privilégiées, représentant tantôt une aspiration nationale qui tient de la mission, tantôt une cause supra-nationale (prééminence du pré-carré national ou Empire, Réforme ou ordre catholique, c'est-à-dire habsbourgeois, césarisme ou fédération, monarchie absolue ou oligarchie des Grands), ne manquent pas dans les deux volumes (IIe et IIIe) qu'il vient d'ajouter au premier tome paru en 1955 (1).

Une rare connaissance des différentes sources de la vie occidentale (les civilisations principales du Continent et des Iles), une équanimité faite d'intérêt et d'admiration pour toute forme de civilisation européenne (chacune un délicat chef-d'œuvre, fragile parce que vivant, complexe parce qu'humain) permettent une vision sereine parce que complète, dénuée de parti pris parce qu'elle est libre d'engagement. Elle respecte le principe « audietur et altera pars ». Personne, même et surtout pas une nation en mouvement, n'a entièrement raison dans les conflits : le divorce est souvent permanent entre intérêts nationaux et raison internationale. C'est dans cet aspect « polycentrique » des jugements de valeur, d'une objectivité rafraîchissante, faite de tact et de compréhension, que je vois l'aspect « humaniste », c'est-à-dire aussi impartial, de l'œuvre et de son auteur.

*

Le premier volume de la biographie dont on nous donne la suite et la fin avait paru en 1935. C'était une étude sur la prise de pouvoir de Richelieu. Elle suivait l'homme d'Etat jusqu'à la journée des Dupes (1630). Elle avait connu, non seulement en Europe centrale, un très grand succès. A beaucoup, elle avait paru comme le sommet de la biographie historique en langue allemande.

A ce jugement concourent plusieurs raisons. D'aucuns saluaient une étude ouvrant une plus grande place que de coutume, surtout à cette époque, à l'analyse psychologique de la formation et de l'action du personnage central. D'autres étaient frappés par le don habituel chez l'auteur (curieusement plutôt rare dans les textes allemands), à savoir la qualité littéraire de la langue et du style. Dans l'idiome de Gœthe, « l'écriture » est parfois le dernier souci des auteurs. Les textes, qu'ils soient scientifiques, historiques, philosophiques, peuvent être d'une lourdeur qui semble fuir à l'envi et avec succès toute aspiration au beau langage, et refuse tout agrément au lecteur. L'historiographie d'outre-Rhin, davantage peut-être qu'ailleurs, pouvait d'autre part être aussi tendancieuse à l'encontre de ceux qu'elle considère les « grands adversaires » de la nation, dans les époques de nationalisme, qu'elle est fascinée et intriguée outre mesure par des héros étrangers dans les périodes de fléchissement du sentiment national.



« A l'immortalité ».

La Fondation de l'Académie française par Richelieu, en 1635, a été célébrée par cette composition allégorique de Sévin, gravée par Gantrel (Paris, Cabinet des Estampes).

Quoi qu'il en soit, le Richelieu (« *La prise de pouvoir* ») était désormais un classique, l'ornement des lettres et de la pensée historique en langue allemande dans l'entre-deux-guerres et depuis.

C'était une gageure que de donner une suite (en deux forts volumes) à une œuvre qui a connu le plus grand succès et est très achevée en elle-même. Elle présentait au lecteur un être gracile, de petite noblesse provinciale, inconnu, prêtre contre son gré, devenu successivement, par une série de faits, soigneusement et patiemment dirigés par lui, prince de l'Eglise, et le premier en date des ministres tout-puissants qu'à connus la monarchie française. Cela en dépit d'une situation politique intérieure des plus chancelante et incohérente, malgré un monarque hésitant, inconstant et imprévisible.

Le portrait se suffisait et ne demandait pas de triptyque. Trente ans passent. L'auteur remplit mainte mission internationale, et entreprend finalement de donner une longue suite à cette pièce savamment ciselée qui reflète le Cardinal (et son biographe) à la fleur de leurs âges respectifs. Deux promesses qui étaient déjà, chacune dans son ordre et à son échelle, des sortes de chefs-d'œuvre.

Emblème sur l'extirpation de l'hérésie et de la rébellion par les soins du cardinal de Richelieu. Le ministre de Louis XIII arrache les épines qui poussent dans les fleurs de lys. Il tient enchaînés le lion d'Espagne et l'aigle de l'Empire.

Nous remercions sincèrement Madame Soldati et le rédacteur en chef, M. G.-H. Martin, de la « Tribune de Genève », d'avoir bien voulu nous donner l'autorisation de reproduire le dernier article de M. A. Soldati, ambassadeur de Suisse en France.

La Réd.

« Ne bis in idem ». La suite tardive (et, si on veut, non rigoureusement nécessaire) se développe naturellement, en devenant autre chose. Ce n'est plus l'enchantement de la langue et de la pensée embrassant tous les recoins de l'horizon, comme la cascade d'un parc italien, qui frappe dans ce tableau de la monarchie française entre la mort de Henri IV et la prise de pouvoir du Cardinal. L'étude qui comblait l'historien comme le psychologue et l'esthète, l'amateur de bonne littérature comme celui de synthèses achevées d'une époque ou d'une société, évolue. Nous débouchons sur une fresque aux innombrables personnages, ayant pour objet la situation de l'Europe pendant la guerre de Trente Ans et jusqu'à la paix de Westphalie.

Comme dans une série de multiples panneaux, nous sommes placés devant une sorte de Divine Comédie (qui est parfois aussi une sinistre tragédie) : le lit de douleur d'un cardinal généralement malade, chef d'armées et galant ministre à ses heures, tissant ses toiles subtiles à la Cour comme au dehors, avec un appareil d'agents personnels (déjà), qui doublent les services officiels mais sont, eux seuls, dans le secret et dans l'action. On nous transporte sous la tente de Wallenstein, Hamlet et Lord Macbeth de Bohême, oscillant dans l'inconstance de ses objectifs, toujours accompagné jusqu'à la fin par une « Fortuna » insolente. Reître ivre de puissance, patriote bohémien, première épée de l'Empire et de la cause catholique (c'est-à-dire hispano-autrichienne) ; génial outrecuidant, rêveur, un soudard qui est presque César.

*

Voici les chefs de l'autre coalition : Gustave Adolphe, roi de Suède, espoir de la cause luthérienne, jeune Alexandre nordique, et le prince Bernard de Weimar. Les « détails » de la grande tapisserie montrent à part la position, force et faiblesse, raison et passion, suffisance et insuffisance, les choix des Habsbourg de Vienne comme de ceux de Madrid, les rôles périphériques de la Grande-Bretagne, du Portugal, du Pape, de la Savoie, de la Bavière, dans cette « guerre de religion » entre princes protestants d'Allemagne et puissances catholiques (l'Empire des Habsbourg).

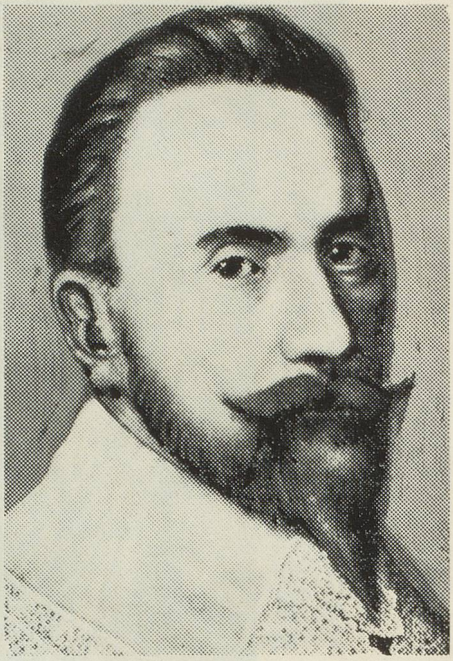
Le prince de l'Eglise, de son palais du Luxembourg, appuie les luthériens par un jeu subtil, froid et secret, alors même qu'il dirige les opérations contre La Rochelle (ville calviniste). L'ancien favori d'une Médicis dévote, ministre d'un roi très croyant, appuie, conseille et finance les princes protestants allemands et scandinaves par une action politico-stratégique dont est absent tout préjugé religieux, dans le seul but d'occuper des positions de force sur les rives du Rhin, d'élargir l'influence française en Bavière, d'établir son audience

parmi les Grands Electeurs du Saint-Empire et abaisser (en inspirant un peu de savoir-faire politique aux Eliacins luthériens) la Maison d'Autriche.

Dans le marais des différences confessionnelles qui s'affrontent dans le champ clos de l'Empire, rien et surtout aucune considération religieuse ne le détourne de l'œuvre froide et patiente qui vise à abaisser les Habsbourg et réduire leur influence dans le Nord de l'Allemagne et en Bavière. Il prodigue plus de conseils et d'argent que d'armées aux factions. Ce rôle de directeur politique et financier des luthériens établit du même coup par son exercice même (quel que soit son « impact » sur la puissance de la Hofburg) et consacre le droit de la France à superviser et influencer le devenir des pays d'outre-Rhin. On lui reconnaît un droit de regard naturel sur les affaires de l'Empire au même titre que les Grands Electeurs. Encore un peu de politique « confédérale » dans ce style, et le roi de France apparaîtra normalement éligible à la charge suprême du Chef du Saint-Empire.

Albert de Wallenstein (1563-1634)

Capitaine impérial dans la guerre de Trente-Ans. Son ambition le perdit finalement. Déclaré traître, il fut assassiné.



Gustave-Adolphe II, roi de Suède (1594-1632).
Le fondateur de la puissance de la Suède. Aux côtés des protestants, il fut victorieux dans la guerre de Trente-Ans.

*

Inutile de dire que l'auteur se délecte, pendant que le lecteur savoure le spectacle de cette « universelle araignée », active dans les coulisses des cours de Copenhague et de Stockholm, dans les camps des condottieri luthériens, dans les petites résidences allemandes, essayant de faire prévaloir l'empire d'une raison presque « voltairienne » (avant la lettre), par la parole et l'argent, en vue de faire triompher une conduite politique, non confessionnelle, raisonnée et cohérente, aux « fils de lumière » des contrées des brumes. Ils sont, eux, passionnels, égocentriques, individualistes, violents, incapables d'une action froide, opiniâtre, patiente et coordonnée ; ombrageux, susceptibles, assez semblables en cela aux grands féodaux français qu'il est bien près, le cardinal, de faire glisser dans le néant politique, en jetant aussi les bases de la monarchie absolue en France.

Différence de « climats », de méthodes, importante leçon de choses, que cette rencontre du prélat aux origines presque bourgeoises, dénué de toutes les qualités féodales (santé, prestance, courage physique, prestigieuse apparence, aptitude aux exercices), qui sans préjugé, clairvoyant et obstiné, de sang-froid, Machiavel et Descartes, et aussi Louis XI, œuvre sur des partenaires germaniques, reîtres du Moyen Age qui ne peuvent, en raison du calendrier, être considérés déjà comme des héros de Schiller, de Byron ou de Gœthe, mais dont les écrivains romantiques ne manqueront pas de s'emparer. Clairvoyance française, intempérance germanique.

*

Tout ceci ne donne qu'une très pâle idée de l'ampleur du tableau que l'auteur fait de l'Europe de la première moitié du XVIIe siècle. Au torse d'un homme d'Etat qu'était le premier volume, succède l'action de celui-ci dans un continent sans équilibre, faute d'équilibre en Allemagne et notamment dans le Nord-Est de celle-ci. Région dont le vide politique sera par la suite comblé par l'émergence de la Prusse. Celle-ci, continuant l'œuvre anti-autrichienne des princes luthériens, créera à son profit un équilibre nouveau, qui périra par sa faute aux abords de notre siècle. Et le problème est à reprendre en entier, comme du temps de Richelieu, de Napoléon, du Traité de Versailles. C'est dire l'intérêt et l'actualité d'une étude à laquelle il ne manque (pour l'instant) qu'une traduction en langue française.

Agostino SOLDATI.

(1) *Richelieu*, Callvey Ed. Munich.